

ELSA PAGE

AMOUR,
WHISKY &
ÉTIQUETTES

Jouvence
roman

1.

Format A5

Samantha

Je ne suis personne. Tout le monde n'est personne en réalité. Comment je le sais ? Il suffit que j'ouvre mes fenêtres : New York ! Près de neuf millions d'âmes pour une densité de dix mille habitants au kilomètre carré. Je répète : dix mille habitants sur une surface d'un kilomètre carré ! Alors, oui, je ne suis personne. Le village où j'ai grandi en France est une parenthèse dans l'histoire de l'humanité. Tout va bien cependant. Ce constat me convient, parce que, si je ne suis personne, personne n'interfère dans ma vie. Moins de problèmes, de liens à nouer et donc de peines.

– Samantha Clear, tu veux bien te dépêcher ? Si on arrive en retard, on ne pourra plus entrer. Ils ferment les portes ensuite.

– Clair ! Pas Clear !

– Patate, pomme de terre, c'est la même chose.

Eduardo patiente dans ma cuisine depuis une heure. Il m'énervé quand il écorche mon nom et qu'il fait mine que ce n'est pas grave. Sur son téléphone, il se prend en photo.

– Arrête de faire ta *duckface*¹ ! Tu es ridicule !

Il prétend vérifier s'il n'a pas mis trop de gel dans ses cheveux noirs épais et si le col de sa chemise est plié correctement. Comme s'il ne pouvait pas le faire dans le miroir de mon entrée...

Il est gentil, Ed. Si j'avais pour ambition de me caser et qu'il n'était pas obnubilé par Marie, son amour d'enfance, celle à qui il n'ose parler, on formerait le couple parfait. À New York, il est mon concierge et mon meilleur ami. Il est à la fois mon Alice, ma Dorothee, ma Daniela, ma Shannon, que j'ai laissées en France. Dans ma bulle états-unienne, j'ai aussi fait entrer Hurl, ce vieux bougon, et Elna, cette sociopathe. Ou est-ce moi qui suis entrée dans la leur ?

– J'arrive !

– Ça fait trente minutes que tu le dis. T'es vraiment une chieuse !

Fin prête, je sors de la salle de bains.

– Waouh ! s'exclame-t-il, les yeux écarquillés. Pas de vieux pyjamas dégueulasses, pas de leggings informes, de baskets. La souillon s'est transformée en Cendrillon !

– Dis carrément que d'habitude je suis une serpillière.

1. Bouche de canard.

– Il faut toujours que t’interprètes, ma citrouille ! Je dis juste que je ne t’ai jamais vue aussi jolie.

– C’est parce que, le matin, je pars au travail dans une tenue confortable. Je me change ensuite à l’agence.

– Bref ! T’es canon en escarpins. Maintenant, on se bouge !

J’ai la nausée rien que d’y penser. Participer à un *speed dating* ! Je me méprise moi-même et ma lèvre supérieure hausse des épaules. Mon propre corps me toise. « On ne fait pas toujours ce que l’on veut dans la vie », répétait ma grand-mère. Mo-ti-va-tion !

Allez, Sam ! Rappelle-toi pour quoi tu y vas !

Devant le pub, on se sépare avec Eduardo. Personnellement, je m’en fiche, mais lui craint que paraître ensemble réduise ses chances de trouver l’âme sœur. N’importe quoi ! Ça se saurait si la princesse charmante squattait un bar de Lower East Side pour une ronde de table en table. De mon côté, j’ai enclenché mon œil de cyborg. J’ai un objectif et je ne compte pas le perdre de vue. Ne pas repartir bredouille ! En plus, j’ai raté ma partie de cartes du samedi soir chez Elna pour être là. C’est dire ! Alors, j’ai pensé à tout. Questions tapées à l’ordinateur. Petites cases à cocher. Impression sur feuilles format A5. Agrafage du carnet en mode artisanal, mais solide. Stylo encre effaçable pour les mecs intimidés, incertains, qui hésiteraient entre plusieurs réponses. Avec un tel équipement, impossible de repartir sans les infos dont j’ai besoin.

À peine entrée, je suis orientée vers le groupe des filles.

Bonjour, le troupeau de nunuches.

Force est d'admettre que je me fonds très bien dans le décor... Elles piaillent, jacassent, déclament, balbutient, débitent, murmurent, bafouillent. Moi ? Je me tais et j'observe. Enfin... J'examine ce que je peux. Comme souvent la plus petite, je suis noyée au milieu du bataillon. Sans compter que leurs talons sont plus hauts que les miens.

Soudain, je suis transportée en France avec Dani, Shasha, Dodo et Alice. Être une nunuche ? J'adore ça, moi ! Elles me manquent, les copines. Les soirées pyjama où l'on refait le monde. Les restos où l'on parle si fort qu'on incommode la clientèle, mais que le gérant n'ose rien dire parce qu'on est apprêtées, qu'on respire la vie et qu'on met l'ambiance. La France me manque.

Entourée de ces prétendantes à l'amour, j'entends de moins en moins leurs caquetages. Ma silhouette se grise. Je louche sur le sol. Ma bouche forme un arc de cercle actionné par la pesanteur. Depuis près de cinq mois que je vis à New York, j'ai souvent le cafard. Il frappe les week-ends quand je ne travaille pas. Pourtant, je suis fière de moi ! Quitter sa routine, sa vie, ses repères, et partir à l'aventure n'est pas donné à tout le monde. D'autant plus que mon job me plaît et que mon patron affectionne ma *french touch*, comme il le dit. À n'en pas douter, je suis un atout pour l'entreprise.

Mais voilà... Métro. Boulot. Dodo. Il faut croire que cette routine use à la longue. J'ai donc mis en place des stratégies. Coach de vie dont l'unique cliente est ma propre personne, j'ai une liste de mantras qui m'aide à tenir en attendant mon grand retour en France. Retour compromis

par cette peste de Samantha Clair — moi — si arrogante. Ceci explique ma présence dans ce bar new-yorkais très bobo. Ma liste de mantras ? « Je n'ai besoin de personne », « Je suis une amazone », « Mieux vaut être triste de son propre chef plutôt qu'à cause d'un tiers ». Trois parmi d'autres...

La voix de l'animateur me tire de mes pensées.

– Salut, les filles, moi, c'est Ryan ! Je suis à votre service pour toute question lors de la soirée.

Le reste du groupe a la bave au creux des lèvres. Je vérifie. À ma droite. À ma gauche. Derrière. Elles sont bien en train de saliver. Je regarde attentivement Ryan. Il est beau gosse, c'est vrai.

C'est juste un mec, rien de plus.

Cette catégorie qu'on appelle homme : être humain mâle, mammifère primate de la famille des hominidés.

Un primate, quoi...

– Le déroulement de la soirée ? Vous serez installées à une table et ce sont les gars qui tourneront toutes les huit minutes. Pas le temps de parler de papi, mamie ou Jessica, votre collègue envahissante. Il faut faire mouche tout de suite. Je vais vous remettre à toutes un carnet.

J'ai déjà le mien !

– Vous pourrez y inscrire le numéro du soupirant et cocher la case : « Je souhaite le revoir » ou au contraire « Je ne souhaite pas le revoir ». Vous aurez également un numéro que je vous donnerai une fois que vous serez à votre table. Les garçons font de même sur leur carnet.

Ryan, sans vouloir te manquer de respect, des larmes de sang coulent sur mes joues tellement ton discours est chiant.

Le reste du bataillon est discipliné et attentif. Il y en a une qui sautille, même. Je ne saurais dire si c'est de stress, d'excitation ou parce qu'elle est sur le point de se pisser dessus.

– À la fin, on récupère vos carnets. D'ici demain, si le ou les partenaires que vous avez sélectionnés vous ont également choisies, on leur transmettra votre numéro de téléphone. Ce sera le début d'une nouvelle aventure.

Que c'est beau !

– Pour finir, mais c'est pour la forme. Toute marque d'irrespect sera sanctionnée par un renvoi de la soirée.

Hou... Il fait peur, Ryan.

On se croirait en cinquième quand, dans la classe, il y avait des perturbateurs qui galvanisaient le reste des élèves et que la principale venait nous sermonner. L'intervention était généralement un échec. Je ne parle pas pour moi : j'étais une sainte. Bavarde, tout au plus.

– Ah oui, j'oubliais. Il y aura une pause en milieu de soirée pour vous retrouver entre filles, faire le point, vous remotiver, échanger vos infos.

Chacune à notre table, on attend sagement qu'on nous attribue notre numéro. Le gong retentit. Les mâles sortent de derrière un rideau. C'est très théâtral. Et malaisant ! On dirait une adaptation de *Tournez manège* ! Bien que je n'aie jamais vu cette émission, ma mère en a tellement parlé et rigolé devant les bêtisiers que j'en ai vite saisi le concept.

Ils ont dû être briefés, car chaque mec se dirige de façon affirmée vers l'une de nous.

2.

L'homme moderne

Samantha

Quinze jours plus tôt

Aujourd'hui, c'est le grand jour ! Dans mon sac à dos, j'ai soigneusement préparé ma tenue. Le matin, je pars au travail en jogging baskets. Maquillage et coiffure impeccables, il ne me reste plus qu'à enfiler mon tailleur et mes escarpins dans le vestiaire de l'agence.

Mes premiers jours à New York, j'ai essayé d'arriver pomponnée au bureau. Grossière erreur ! Le froid hivernal ici est indescriptible. Dès le mois de novembre, un vent glacial s'immisce à travers chaque maille de textile. Mes talons se coinçaient dans les bouches d'aération au sol. Une fois, même, j'ai perdu ma chaussure au moment de sauter dans la rame de métro. La honte ! Si les usagers n'avaient

pas la tête dans le cul ou dans leur téléphone portable, ils auraient bien rigolé.

Pour être franche, c'était mon premier jour : un lundi. Le lendemain, forte de mon expérience et déterminée à être efficace, j'ai mis des baskets et endossé une doudoune. Avec une jupe crayon ! Au secours, la fille sans style ! Au passage, il est inutile de préciser (utile tout de même puisque je m'appête à le faire) que, dans les films, quand l'héroïne arrive au taf en taxi, toute pimpante en businesswoman, ce n'est que dans les films ! Trop d'embouteillages pendant les heures de pointe ! Le métro est beaucoup plus pratique. Moins sexy, j'avoue.

De fil en aiguille, le mercredi — action, réaction —, j'ai enfilé une tenue de sport avec des sous-vêtements de ski thermorégulateurs. Froid : zéro. Samantha : un. Abandon par KO.

À présent mi-avril, avec le soleil qui réchauffe les façades des buildings, je pourrais me rendre au travail à pied. Je pourrais... Il faut croire que les habitudes ont la vie dure. C'est peut-être une façon pour moi de vivre à New York sans vraiment y être. Ma routine est rodée. J'emprunte la station de métro en bas de chez moi. J'arrive à l'agence. Aller le matin. Retour le soir. Arrêt rapide à l'épicerie ou au snack du coin avant de rentrer, histoire de m'alimenter, et hop, pyjama, chaussettes, je suis bien.

– Bonne chance pour aujourd'hui, M^{lle} Clear !

– Oh, les jeux sont faits, mon Ed ! C'est gagné d'avance.

Et c'est Clair, pour info !

– Je sais !

Eduardo est mon meilleur ami, mais aussi le concierge de l'immeuble. Tous les deux dans notre petite trentaine, nous nous entendons comme larrons en foire. C'est lui qui m'a accueillie lors de mon arrivée à New York. Il est à son poste six jours sur sept dans sa loge, son antre : une pièce exigüe située au rez-de-chaussée de l'immeuble, à côté des boîtes aux lettres, de l'ascenseur et de l'escalier. On y trouve son bureau et son ordinateur, un clic-clac, des étagères où il dépose nos colis ainsi que ses outils. Des WC avec lavabo lui sont dédiés. Pour réchauffer les tacos, quesadilla et autres enchiladas que sa mère lui cuisine, il a un micro-ondes. Ed habite encore chez elle, dans le quartier latino de Spanish Harlem. Quand il étouffe de son maternage, il dort dans sa loge. C'est un moyen pour lui d'avoir un pied-à-terre dans les beaux quartiers sans payer le loyer exorbitant qui va avec. Bien que ses squats du soir ne soient pas réglementaires, aucun résident ne s'en plaint.

Ed est l'homme à tout faire. Le plombier. Le facteur. L'agenda électronique. Le sauveur. Sans lui, pas un seul des habitants de mon bâtiment de cinq étages n'aurait le quotidien facile. Tous occupés à nous rendre au travail — ou à compter leurs sous pour certains —, le temps nous fait défaut. Envie de fruits ? Il suffit de lui demander. Ed a les clés de tous les appartements. En journée il s'active et l'on peut être sûrs d'avoir un panier garni sur la table de la cuisine en rentrant. Je n'ai qu'un mot : fiable ! Ah, oui, et discret ! Ed est une tombe. Aucun secret ne sort de sa loge tour de contrôle. Rien à voir avec Gisèle, mon assistante.

Ici, à New York, j'ai retrouvé le système de mon agence de publicité en France, sauf que là où nous étions trois directeurs de création avec chacun notre équipe — une assistante et deux publicitaires —, dans mon building, nous sommes une centaine répartie sur trois niveaux. Je suis responsable du département cosmétique. Les clichés... Une Française s'y connaît forcément en parfum. Je ne sais pas pourquoi je râle alors que la situation me convient.

Arrivée à mon étage, je me dirige vers le vestiaire.

– M^{lle} Clear ! Il y a eu un problème de canalisations cette nuit. Le vestiaire n'est pas accessible. Seuls les WC femme le seront pour aujourd'hui. Il faudra accueillir ces messieurs, m'informe Wesley, l'agent d'entretien.

Pas de problème ! Je traverse l'office en tenue de sport, entre dans les toilettes et en sors en tailleur. Personne ne commente. On a sûrement été plusieurs à faire de même.

– — M^{lle} Clear ! M^{lle} Clear ! Samantha !

Quand est-ce qu'un de ces fichus New-Yorkais réussira à prononcer mon nom ?

Gisèle court vers moi avec son café dans les mains. Ça sent la catastrophe. Je la connais tellement bien. Aucune gloire ! Gisèle, elle est simple. On comprend vite son fonctionnement. Elle va tomber — son talon pris dans les raccords de la moquette — dans cinq, quatre, trois, deux, un. Maintenant ! Esquive de ma part. Léger différé de mon buste qui est resté penché en avant. Éclaboussures sur ma chemise rose clair trop mignonne que je viens d'enfiler. Avachie au sol avec son gobelet toujours dans la main, mais vide, Gisèle réajuste ses lunettes. Elle est si habituée

à sa maladresse qu'elle se relève, fait un signe à Wesley, et se remet en mode travail.

– Oh, vous en avez partout, Samantha. Je vous accompagne aux toilettes.

Je n'ai pas la force de rouspéter, parce que, plus que tout, elle est gentille, Gisèle. On dirait un des oiseaux des contes de princesses qui viennent chanter à la fenêtre et faire le ménage sans qu'on leur demande, sauf qu'elle est dans une des plus grandes métropoles mondiales. Paumée, mais de bonne volonté.

– Ne vous embêtez pas, Gisèle. Ce n'est pas grave !

– Si, si, j'y tiens !

Toutes les deux dans les toilettes, nous faisons face au miroir. Elle tente de réduire ma tache de café bien que cela fasse trois fois que j'affirme pouvoir le faire moi-même.

– Vous vouliez me dire quelque chose, Gisèle ?

Elle courait vers moi en gesticulant. J'espère qu'elle avait une bonne raison.

– Ah oui, où avais-je la tête ?

Dans le cul... Comme d'habitude, non ?

– J'ai un scoop, chuchote-t-elle. M. Andrews a dormi au bureau cette nuit. Je l'ai vu de mes propres yeux. J'ai enquêté et j'ai appris que cela faisait près d'une semaine. Il y a de l'eau dans le gaz avec sa femme.

– En quoi devrais-je être intéressée ?

– Je ne sais pas. C'est votre patron. Le mien. Cela peut avoir des conséquences, non ? D'autant plus qu'aujourd'hui il y a la réunion pour la répartition des campagnes publicitaires entre ceux qui postulent pour Paris.

– Comment l’oublier ? C’est mon ticket retour pour la France avec un poste en or.

– Vous n’êtes pas inquiète que ses soucis interfèrent sur son travail ? me dit-elle en fermant le robinet d’eau.

– M. Andrews est professionnel. Il sait faire la part des choses. Ce job est taillé pour moi. Il va me confier la campagne du dernier parfum Louvois. Ce sera facile.

Je réajuste ma jupe, dégage mes cheveux derrière mes épaules et approche ma poitrine du sèche-mains. La soufflerie va étancher ma tache.

– Et puis, il fallait qu’il s’y attende, M. Andrews. Les hommes ne comprennent rien aux femmes. Vraiment ! Après vingt ans de mariage, ils les tiennent pour acquises. Vous avez vu l’élégance de son épouse ?

Gisèle acquiesce.

– Qu’est-ce qu’une femme pareille fait avec un homme comme lui ? Si j’avais son salaire, j’aurais déjà payé pour des implants capillaires et je me serais offert un coach pour perdre du poids. Séduire sa moitié, c’est la base.

Gisèle agite ses pupilles. Avec l’air qui sort bruyamment de l’engin, elle semble avoir du mal à entendre. Partie dans ma diatribe, je hausse le ton :

– Toujours au travail. Jamais de temps pour elle. Moi, je vous le dis, Gisèle...

Sa bouche se tord. Ses yeux s’orientent vers sa droite.

Elle fait une crise d’épilepsie ou elle entend mal ?

Je force sur ma voix.

– ... les hommes sont passés de mode. Nous, les femmes, n'avons plus besoin d'eux. On est des a-ma-zones ! En plus...

Je me retourne. Déglutition nécessaire. Le sèche-mains s'arrête. Gisèle me sourit, gênée.

– Bonjour, M. Andrews, expire-t-elle.

– Bonjour, M. Andrews, dis-je, penaude.

– M^{lle} Stevens, réplique-t-il d'un signe de la tête en direction de Gisèle. Mlle Clear.

Deuxième inclinaison de sa bobine.

– On se retrouve dans cinq minutes pour la réunion, conclut-il.

Il quitte les toilettes. Mon abdomen se dégonfle d'un coup. Quelle bourde !

– Il était là depuis longtemps ?

– Avant nous, déplore Gisèle.

– Merde, merde, merde.

Réfléchis, Sam ! Sois pragmatique !

Perdue dans mes pensées, j'abandonne mon assistante et sa mine déconfite. Je cours dans le couloir pour rattraper M. Andrews.

– Désolée, M. Andrews, je ne savais pas que vous étiez dans les WC.

Oh là là ! Elle est horrible cette excuse. Sois un peu intelligente. Par pitié !

Des gouttes de sueur apparaissent sur mon front. Je suis en nage. Mes aisselles subissent une inondation. Le sèche-mains va devenir mon meilleur ami aujourd'hui.

– Heu... désolée. Encore. Je m'exprime mal. Pardon si je vous ai blessé. C'est mon histoire personnelle qui me fait parler ainsi. Mes jugements stupides n'appartiennent qu'à moi et témoignent de mon manque de psychologie.

– Sûrement, Samantha. Merci pour vos excuses.

Ouf! C'est bon, j'ai rattrapé mon impair.

*
**

Autour de la grande table ovale, éclairée par les baies vitrées qui donnent sur les buildings voisins, on est trois prétendants au poste. J'ai toutes mes chances. Un bémol, cependant. Quand l'agence dans laquelle je travaillais en France a été rachetée par ce groupe américain, qui m'a proposé l'emploi, ils ont payé pour obtenir mon visa. Cinq mois à peine que je suis là, ils peuvent considérer que c'est peu rentable. D'un autre côté, je parle parfaitement les deux langues et mes campagnes en cosmétiques sont un succès.

Ce poste, il me le faut. Directrice de création à Paris ! Ça claque ! Même si c'est une grande ville et que ce n'est clairement pas mon milieu naturel de prédilection, je me rapproche de ma famille. Salaire indexé sur celui de New York. Entreprise avant-gardiste qui respecte la chronobiologie de chaque employé. Politique de parentalité positive.

M. Andrews réajuste ses dossiers. Une fois. Deux fois. Les feuilles sont toutes alignées. Il insiste une troisième fois.

– Comme vous le savez, pour choisir notre correspondant à Paris, outre le travail que vous avez déjà effectué,

nous nous baserons avec le comité directeur sur la campagne publicitaire que nous allons vous confier aujourd'hui. On a suffisamment de pain sur la planche, je ne vous fais pas languir plus longtemps. Marvin, vous serez responsable de redynamiser l'image de la compagnie de téléphone mobile E-tree.

Jusque-là, tout va bien !

Il racle sa gorge, fixe ses dossiers, prend son temps. On dirait qu'il improvise. Le silence est pesant.

– Deborah, je vous charge de la campagne du dernier parfum Louvois.

What ?

Je suis outrée ! Deborah se réjouit. Ah, ben, oui, elle peut, vu le prestige de la maison Louvois.

– Samantha, vous avez pour responsabilité d'incarner l'homme moderne pour la compagnie de whisky John Finn's.

John quoi ?

Notant ma consternation, il précise :

– C'est une entreprise familiale new-yorkaise assez discrète.

Discrète ? C'est peu de le dire, parce que même si je ne bois pas d'alcool, j'en aurais entendu parler. C'est tous des poivrots dans cette agence. Lors de la fête de Noël, mon collègue a vomi dans mon verre de jus d'orange en pouffant de rire : « Ça fera une tequila *sunrise*. » Super !

Tout le monde ici sait que je ne bois pas. Il l'a fait exprès ! Il va voir de quel bois je me chauffe, le Andrews ! J'accepte le challenge ! La victoire n'en sera que plus belle !

Et puis, dans mon équipe, les gars s'y connaissent en alcool et, en tant que mecs, ils seront capables d'incarner « l'homme moderne ».

Pff!

Ma Sam intérieure ricane et prononce « l'homme moderne » en mimant des guillemets. Je le saurais si cette espèce était moderne.

– Ah oui, j'oubliais, ajoute M. Andrews. C'est un travail que vous devez réaliser sans l'aide de vos équipes.

Double what!

Les insultes se bousculent dans mon citron. Deborah et Marvin papotent, détendus. M. Andrews se lève. Je le suis pour argumenter. Il se retourne, comme s'il avait anticipé :

– Ce sera facile pour vous, Samantha. N'est-ce pas ? Vous qui connaissez tout aux relations homme-femme.

Uppercut en pleine face pour Samantha Clair. KO avec diagnostic vital engagé.

3.

Scopa

Samantha

Allez, Sam, ne fais pas ta pleureuse !

Prête à traverser le couloir qui sépare nos appartements, je me dirige vers celui d'Elna. La porte de Hurl n'est pas restée entrouverte, il est donc déjà parti. Sur la moquette qui a été rafraîchie hier par Eduardo, mes chaussettes glissent. Je tapote mes joues. Je vais être forte et leur donner tort, ce soir. Je ne pleurerai pas ! Un coup d'œil par-dessus l'escalier : la loge d'Ed est fermée. Tous les samedis, au lieu de retourner chez lui, il file chez Elna pour notre partie de cartes. J'accélère légèrement en passant devant l'ascenseur, afin de ne pas croiser un voisin qui descendrait. Comme ce sont quasiment tous des vieux, c'est peu probable. En général, le week-end après 20 heures, il n'y a plus un chat

dans mon immeuble. À part M^{me} Zimmermann qui sort dîner avec son amant.

J'entre dans l'appartement 101, sans frapper, en faisant attention à ce que Charles, le spitz japonais d'Elna, ne se faufile pas. Il remue la queue et me bloque le passage. Alors que j'essaie de me dégager de son emprise, il couine et tente de me transmettre un message. Ce chien est bien trop perspicace. Je peux lire dans ses pupilles : « Je te sens triste, Sam, raconte-moi tout. » Difficile à croire ? Pourtant, je jurerais que ce mammifère domestique m'analyse. Il se met sur ses pattes arrière, se dresse, secoue ses pattes avant et me supplie de me confier. Elna répète que son loulou a un haut potentiel intellectuel et que, lorsque tous les canidés auront son intelligence, après des siècles d'évolution, la Terre deviendra la planète des chiens.

– Elle est en pyjama, c'est mauvais signe ! s'exclame Hurl avec sa voix grave qui pousse Charly à se réfugier dans son panier.

Dos à la porte, je leur fais face. C'en est trop pour moi. Voir la tête d'Elna, tout sourire, qui donne un coup de coude à Hurl pour le faire taire, et les yeux d'Eduardo qui montent vers le ciel, je craque. Sans compter l'appartement d'Elna ! Moi qui pensais faire de mes logements des cocons, je dois reconsidérer le concept.

Elna est agoraphobe depuis la mort de son mari. Très agoraphobe ! Cela fait cinq ans qu'elle ne sort plus de chez elle. Ja-mais ! La société moderne a du bon. Courses livrées, achats de vêtements et autres accessoires en ligne, coiffeuse à domicile, tout comme le médecin

qui se déplace volontiers sachant pouvoir profiter d'un goûter sans pareil.

Sa vie, à Elna, se résume à ce chaleureux quatre-pièces. Dès l'entrée, on atterrit dans sa cuisine. Un appel à venir s'asseoir et partager les délicieux muffins et cookies, qu'elle concocte en chantonnant, ou les bagels au saumon et au fromage frais pour lesquels je me damnerais. À son âge, on pourrait s'attendre à une décoration désuète de son intérieur. Mais non ! Du turquoise, du rose, du corail, du jaune et du vert canard. Les murs agrémentés de différents matériaux sont modernes, cosy et ornés de photographies encadrées. Sur l'une d'elles : un couple qui s'embrasse. Un peu partout, des citations : « Je t'aime parce que l'Univers a conspiré à me faire arriver jusqu'à toi. » Quand ce ne sont pas les paroles de Paulo Coelho, ce sont celles de George Sand : « Il n'y a qu'un bonheur dans la vie, c'est d'aimer et d'être aimé. » Le bois de ses meubles antiques se marie à merveille aux étagères industrielles où trônent les livres qu'elle dévore en journée, lorsqu'elle n'est pas occupée à peindre, à cuisiner, à décortiquer des vidéos sur YouTube, à psychanalyser sa thérapeute qui vient la voir de façon hebdomadaire ou la *dog-sitter* qui promène Charles. Son amour pour la vie, Elna l'a retranscrit sur ses murs qu'elle ne quitte plus.

Quand je suis chez elle, mes défenses tombent, et elles tombent fréquemment.

- Je suis la dernière des crétines, expiré-je en pleurant.
- Ne dis pas ça, réplique Ed. Tu n'es pas la dernière...
- Jeune homme ! s'offusque Elna.

– Elna, quasiment tous les week-ends, c’est pareil. Pyjama. Larmes. Discours en boucle : « Je veux rentrer en France. » Je me trompe, Sam ?

– Non, c’est vrai, mais tu pourrais y mettre les formes.

– Excuse-moi, ma citrouille, tu as raison, viens nous raconter !

Charly s’installe à mes côtés. Il penche la tête et me fixe, à croire qu’il a un avis sur la question ou des conseils à me donner. Ce chien passe beaucoup trop de temps à écouter les podcasts de développement personnel d’Elna.

– Oui, Charles, moi aussi je suis contente de te voir, dis-je en caressant son soyeux pelage blanc.

Hurl est déjà en train de distribuer les cartes.

– On joue à la *scopa*, ce soir ?

– Comme tu peux le constater ! rationalise-t-il.

– Tu vois, Citrouille, si tu n’étais pas là, on serait encore en train de jouer au poker. Grâce à toi, on a appris un jeu et Hurl ne peut plus s’en passer.

– C’est pour faire plaisir à Sam !

– Moi, je crois surtout que la *scopa* te demande moins d’efforts que le poker, insiste Ed.

– Pas du tout ! Sam ne sait pas jouer au poker, donc je m’adapte.

– Alors, ma douce, pourquoi tu dis être la dernière des crétines ? s’inquiète Elna.

– Vous vous rappelez, hier, mon patron devait nous attribuer les campagnes publicitaires pour le poste de Paris. Eh bien, j’ai fait capoter mon plan...

Ayant conscience que ce projet est vital pour moi, Ed et Elna cessent tout mouvement. Imperturbable, Hurl, qui a fini de distribuer les cartes, attend impatiemment que l'on entame notre partie.

– ... Il m'a entendue le critiquer.

– Tu as dit quoi, ma douce ?

– J'ai dit que, comme tous les hommes, il n'y connaissait rien aux femmes et qu'il n'était pas étonnant que la sienne soit en train de le quitter.

– Oh, non, Samantha Clear, tu n'as pas dit ça ?

– Si, et comme par hasard, au moment de répartir les campagnes, il a donné à Deborah celle du dernier parfum Louvois. Moi ? Oui, moi, Samantha Clair — et pas Clear, Elna —, Samantha qui sait tout sur tout, je dois incarner l'homme moderne pour la compagnie de whisky John Finn's.

Eduardo fronce les sourcils. Il ignorait l'existence de cette marque et avoue qu'il est surtout orienté alcool mexicain : tequila, mezcal et rompope. Elna et Hurl ne sont pas surpris. Forcément ! Pour des octogénaires new-yorkais, cette vieille maison qui peine à dynamiser sa clientèle est familière.

– Où est le problème ? s'étonne Eduardo.

– Où est le problème ? Tu es sérieux ?

Hurl me coupe la parole :

– Elle ne boit pas d'alcool et ne comprend rien aux hommes.

Je m'écroule sur la table, ma tête entre mes bras croisés, et je marmonne :

– Exact ! Le voilà, le problème ! Merci, Hurl, pour ta perspicacité et ta franchise, comme toujours.

– Ce n'est pas une critique ! Moi, je n'y connais rien aux femmes. Encore moins à celles du XXI^e siècle, prêtes à faire des bébés toutes seules.

Redoublement de mes pleurnicheries.

– Hurl, tu pourrais être plus diplomate, ajoute Elna.

– Je viens de dire que je n'y connaissais rien aux femmes ! C'est pour éviter les bourdes que je préfère me taire en général. Là, je donne mon avis, Sam est d'accord, et je me fais enguirlander. Bon, on joue ?

– Tu en es où de ce projet bébé, ma citrouille ?

– C'est plus que d'actualité ! Lors de mon premier rendez-vous à la clinique, le médecin m'a demandé mes motivations. Franchement, vous, les Américains, ne vous embarrassez pas de détails. Quand il a compris que ce n'était pas un problème d'infertilité, il m'a dit : « Parfait ! C'est très simple, alors. » Depuis, j'ai des contrôles échographiques et un léger traitement hormonal, de manière à être sûre que mon ovulation tombe le jour de l'insémination, avec piqûres dans le ventre ou dans la cuisse.

Ed fait la grimace.

– Je suis aussi repartie avec un fichier informatique anonyme des donneurs de sperme. Je n'ai plus qu'à choisir.

Pendant que je parle, et comme je me suis redressée et que j'ai séché mes larmes, la partie a commencé. Hurl lance sa carte et grommelle :

– Non, vraiment, je n'y connais rien aux femmes.

– Si je n’ai pas le poste de Paris, mon projet est remis en question.

– Tu peux repartir en France en étant enceinte et trouver un nouveau job là-bas, me dit Ed.

– Oui, mais cette compagnie est géniale. Elle a une politique de parentalité positive avec une crèche attenante à chaque agence. Pour élever un enfant, seule, c’est un sacré avantage. Et puis, je module mes horaires comme je le veux. Je peux même décider de mes jours de présence au bureau, l’essentiel est de traiter les dossiers à temps.

– C’est parce que tu n’es pas efficace que tu travailles toute la semaine, douze heures par jour ? ironise Hurl.

– Le travail m’occupe !

Elna, qui est face à moi, se penche pour me caresser la main.

– Tu sais, ma douce, un bébé n’est pas fait pour combler un vide.

Charly aboie.

– Oui, mon bébé, je sais que tu sais, confirme Elna à son loulou en lui tapotant le crâne. Tu vois, Sam, même Charles est d’accord avec moi.

Les New-Yorkais et leurs chiens, j’te jure...

– *Scopa* ! s’emporte Hurl.

Lorsqu’un joueur remporte la totalité des cartes présentes sur la table, il y a *scopa* : « balai » en italien. Hurl prend un malin plaisir à hurler. Ce mouvement rapporte un point et met l’équipe adverse dans l’inconfort, puisqu’elle doit choisir soigneusement la prochaine carte à poser, afin d’éviter aux adversaires de balayer, de nouveau, le tout.

– Hurl, arrête de compter les cartes ! Et je t’assure, Elna, que je n’ai aucun vide à combler.

– Je ne compte pas les cartes ! Et si c’était le cas, ce ne serait pas de la triche, s’insurge Hurl. Avoir le sens de l’observation, c’est comme à la guerre !

Il va nous rabâcher son speech : « J’étais une sentinelle, moi ! J’avais la responsabilité de mes camarades ! Je voyais tout ! Bla bla bla... »

– Ed, dis quelque chose au lieu de te goinfrer de muffins. Et puis, laisses-en à ton partenaire qui ne fait que maigrir et qui triche !

– La triche, c’est quand on sort une carte de sa manche. Je crois que comme d’habitude on gagne à la loyale. Vous êtes nulles, c’est tout !

Depuis que je leur ai appris les règles de la *scopa*, le jeu qui a occupé mes journées à la plage pendant mes vacances annuelles en Sicile étant enfant, on fait systématiquement les mêmes équipes : Elna et moi contre Hurl et Ed. Force est de constater que nous n’avons jamais été victorieuses. Ja-mais ! Je ne suis ni compétitrice ni mauvaise perdante, or, voir Eduardo et Hurl nous narguer m’insupporte. On dirait des coqs dans une basse-cour.

– Ah, ils sont beaux les hommes modernes ! Un Latino passionné de romans et un vieux tricheur amaigri ! Niveau inspiration, j’ai fait mieux.

– Ma douce, si tu sortais un peu tu rencontrerais plus de trentenaires qui incarnent l’homme moderne.

– Elna, je n’ai pas besoin d’un mec dans ma vie, je t’assure ! Ton mari, à toi, il était comment ? Il buvait du

whisky ? Du John Finn's ? Je parie qu'il était moderne. Hein ? Elna, aide-moi, par pitié !

Hurl pouffe.

– Pourquoi tu ris, Hurley Jones ?

Quand Elna nous appelle par notre nom et notre prénom en entier, les carottes sont cuites. Elle est dans la retenue la plupart du temps, en revanche, il ne faut pas pousser trop loin cette femme de caractère.

– Un égoïste, oui ! lâche Hurl. Un égoïste qui gardait son joli bijou bien caché à la maison.

J'imagine de quel bijou il parle. Elna est une ravissante mamie. Ses cheveux blancs sont montés en chignon tenu par des broches raffinées et originales. Un hippocampe. Une plume. Des perles. Sans maquillage, son visage dévoile des traits fins, une bouche qui fut pulpeuse et des yeux en amande. Un physique de demoiselle mis en valeur par des robes style années 1950, non démodées pour autant.

Si j'ai bien compris, Hurl et Elna sont voisins depuis des décennies. Ils ne parlent qu'épisodiquement de leur passé. Ce n'est qu'à la mort de leur conjoint respectif qu'ils se sont rapprochés, instaurant les incontournables parties de cartes du samedi soir, pour Ed et les trois occupants du premier étage. À mon arrivée, ils ont été déçus de découvrir une jeunette susceptible de décliner l'invitation, préférant sûrement les sorties en clubs. De mon côté, j'étais ravie de trouver des êtres humains qui s'intéressaient à ma capacité à distribuer des morceaux de cartons plastifiés, sans faire de malodonne, plutôt qu'à mes disponibilités pour un rendez-vous galant.

– Hurley Jones ! Je ne vous permets pas ! s'indigne Elna qui balance sa carte. Sept *di denaro* ! Tapes-en cinq, Samantha, un point pour nous !

– Tu es jaloux, Hurl ? baragouine Ed en terminant son muffin.

La réflexion d'Eduardo est, à l'évidence, vécue comme un coup bas par Hurl qui le fusille du regard. Elna, elle, se justifie.

– Robert était de la vieille école, je dois l'admettre. Il travaillait beaucoup, et moi, je m'appliquais à lui faciliter la vie, à être présente. La maison était tenue impeccablement, le gigot sur la table, ses chemises repassées. Il n'était pas égoïste pour autant.

– Moi, je veux bien d'une femme comme toi, Elna, fayote Ed.

– Une femme ? questionne Hurl.

La remarque passe inaperçue, puisque je m'empresse de ressortir mon mantra principal :

– Voilà ! Vous, les hommes, ne pouvez rien faire sans nous ! La réciproque n'est pas vraie. Nous, les femmes, sommes des amazones ! On peut vivre seules, élever des enfants, travailler, se divertir sans vous !

– *Scopa* ! Des amazones incapables de gagner une partie de cartes, oui ! Et tu le ferais comment ton bébé, si tu n'avais pas la virile semence d'un mâle ? rétorque Hurley en tapant son poing contre celui d'Ed et en terminant par un « pschhh » narquois.

– OK, Hurl, je te l'accorde, on a besoin de vos spermatozoïdes, ça s'arrête là. Enfin... pas des tiens, ils sont périmés...

Hurl peste.

– ... Pour le reste, vous êtes tellement inutiles que n'importe quel mec me les donnerait. J'aurais juste à lui promettre une nuit d'amour pour qu'il coure. Vous êtes basiques.

– Une nuit d'amour te ferait du bien, ironise (encore) Hurl.

– Pff ! soufflé-je.

– Vous avez besoin de nous, c'est tout ! rajoute Ed. Au sujet de ton homme moderne, si tu le veux, samedi dans quinze jours, je me rends à un *speed dating*, tu peux m'accompagner.

– Il faut que je vous le dise comment que je ne souhaite pas être en couple ?

– Calme-toi, Citrouille ! Tu y vas, tu papotes, et tu auras des renseignements sur les gars d'aujourd'hui. Tu pourras trouver l'inspiration, qui sait.

– Sérieusement Ed ? Un *speed dating* ? Tu laisses tomber Marie ?

– Oh ! lance Hurl.

Hurl fait toujours des remarques à la Hurl. Une fraction de lui a dû rester au Vietnam ou je ne sais où, et cette fraction s'exprime en codes. Nos lèvres supérieures à Elna et à moi se hissent sur la gauche, l'air hautain, pour marquer notre incompréhension. Eduardo paraît mal à l'aise.

- Je vote pour le *speed dating*, ma douce ! Ce sera l'occasion de sortir de ta bulle de confort !
- C'est toi qui me parles de bulle, Elna ?
- *Scopa* ! hurle Hurl.

4.

La porte

Samantha

Comme d'habitude, Hurley et Eduardo nous ont abandonnés, Elna et moi, après la partie de cartes. Aucune envie de nous aider à ranger l'appartement !

Ed, chouchouté par sa mère, est peu habitué aux tâches ménagères. C'est étrange, d'ailleurs, car en tant que concierge, il est d'une efficacité redoutable. Il répare, inspecte, distribue le courrier, s'occupe des poubelles et ne rechigne jamais à l'emploi. Je crois qu'il a du temps pour lui. Voilà pourquoi il aime son métier ! Quand il a géré toutes les urgences dans l'immeuble, comme l'arrivée avancée du mari de M^{me} Zimmermann, qu'il doit faire patienter pendant qu'elle expulse son amant, sa journée est assez calme. Il passe alors des heures sur son ordinateur.

Que peut-il bien faire ? Mâter des pornos ? Pour un célibataire trentenaire, profiter de plaisantes scènes de sexe ne serait pas étonnant, non ?

Hurl, quant à lui, est de la génération où l'épouse s'occupait de la maison : nettoyage, nourriture, décoration, soin du linge, etc. C'est ce que je suppose, car il est peu bavard sur son passé. Sur son présent également ! Sa femme de ménage se charge de tenir son appartement propre, et il se fait fréquemment livrer ses repas. Dernièrement, j'entends moins souvent sonner à sa porte à l'heure du dîner. Au début, j'ai pensé qu'il s'était mis à cuisiner, mais le voyant perdre du poids, j'ai compris qu'il mangeait moins. Quand on s'en inquiète tous les trois, il râle. J'ai tenté d'extorquer des informations à Ed qui connaît la vie de tous les occupants de l'immeuble, en vain. « Si je reçois tant de pourboires, c'est parce que je tiens ma langue », me nargue-t-il. Pour M^{me} Zimmermann, pareil ! Impossible d'en savoir plus. Moi, je parie pourtant que le jeune homme qui vient la voir est son amant.

Je quitte l'appartement d'Elna, les mains pleines. Elle me fait penser à ma grand-mère, Elna. Son frigo déborde en permanence de quoi accueillir. En Sicile, c'est la règle : les invités doivent repartir le ventre rempli. Pourquoi ? Par générosité, oui, mais le jugement des autres est aussi très important. Il ne faudrait pas que l'on puisse dire que, chez Untel ou Unetelle, on s'en est allé affamé. Elna, quant à elle, est peu soucieuse de l'opinion de ses homologues. Elle n'a d'yeux que pour son défunt mari. De son vivant, sa routine tournait déjà autour de lui. Il était l'homme,

l'unique, l'amour de sa vie, celui qui ramenait l'argent. Ils n'ont pas eu d'enfants et je n'ai jamais osé lui demander la raison. Tout comme pour son agoraphobie. J'ai compris à force de la fréquenter qu'elle restait cloîtrée chez elle. Charles se faufile souvent dans le hall de l'immeuble où, même là, Elna ne s'aventure pas. La première fois que je l'ai rencontrée, j'ai entendu : « Psst ! Psst ! Jeune fille ! » Sa tête sortait tout juste de derrière son paillason. « Pouvez-vous me ramener Charles ? » Autant dire que j'ai eu quelques secondes de flottement, avant de comprendre qu'elle parlait de la boule de poils qui se frottait à mes jambes.

De retour chez moi, je vois la porte de l'appartement de Hurl entrouverte. Je le lui signale depuis le couloir.

– Hurl, ta porte est restée bloquée ! Encore !

Cette fichue porte refuse de se fermer à moins de la claquer fermement. Hurley n'est pas pressé de la faire réparer. Il faut dire qu'on craint peu de choses dans notre immeuble et notre rue bourgeoise de Lower East Side. L'entrée est sécurisée et, six jours sur sept, Ed est à son poste.

Je m'attends à ce que Hurl verrouille son appartement et me remercie de lui avoir fait la remarque. Rien ! Silence total !

Il doit être aux toilettes.

J'ouvre la mienne qui, elle, fonctionne très bien, et dépose dans mon frigo les tupperwares que m'a préparés Elna. Mon antre à moi est un deux-pièces : une grande chambre, un espace à vivre avec cuisine et salon, une salle de bains gigantesque, comme tout ce qui se fait aux États-Unis.

– Hurl, ta porte !

Qu'est-ce qu'il mijote ?

La résidence a beau être moderne, elle n'en est pas moins mal isolée. Nos logements, à Hurl et à moi, sont au bout du couloir, ils se font face et nous avons un mur en commun. Je ne sais pas si cela est dû à l'épaisseur des cloisons ou des tuyaux que l'on partage, mais on entend tout. Le samedi soir, après notre partie de cartes — décalage horaire oblige — je téléphone en France. Papa et maman, mon frère et ma belle-sœur, puis les copines — Shannon, Dorothée, Alice et Daniela —, tout le monde y passe. À travers la cloison, avant d'aller se coucher, Hurl me lance toujours : « Bonne nuit, ma fille, ne parle pas trop fort. » Quand je raconte ça, je me sens pathétique. J'ai une routine de vieille ! De vieille fille ? Peu importe ! Je suis si bien entre ces murs avec mes petites habitudes.

Hurley n'a pas réagi. Je m'introduis dans son entrée. Me voilà dans son salon.

– Oh, Hurl, qu'est-ce qu'il y a ? Je vais appeler les secours !

– Non ! s'agace-t-il.

– Je vais t'aider.

Il est facile de s'imaginer soulever un papi qui est allongé sur le sol pour le remettre debout. À 30 ans, je suis dans la force de l'âge ! Eh bien, non ! Il doit peser dans les quatre-vingt-dix kilos et son corps est mou. Je galère. J'ai le réflexe de courir jusqu'à la loge d'Eduardo : il est déjà rentré chez lui.

– Je vais appeler les secours, Hurl.

– Non ! répète-t-il.

– Pourquoi ?

– Parce que je vais bien !

J'explose de rire.

– Ah oui ? Tu es allongé par terre à moitié conscient, incapable de te relever, mais tout va bien ! OK ! Désolée, je m'affole pour rien. Tu as juste trop crié *scopa* pendant la partie.

– Très drôle !

– Ah ! Effectivement ! Tu as la force de râler ! Tout va bien !

– Rentre chez toi, Sam, je sais m'occuper de moi.

Là, je n'explose plus de rire. Mon âme s'envole tant je m'étouffe de mes gloussements.

– Quel grincheux, tu fais ! Je ne te laisserai pas seul tant que tu es au sol.

Je file chercher du sucre dans ses placards et le force à l'ingurgiter. Par solidarité, je m'allonge sur le parquet à côté de lui. Hurl ne moufte pas. J'ai dans ma main la balle antistress qu'Elna m'a donnée en sortant de chez elle, prétendument parce que j'en ai besoin. N'importe quoi ! Compte tenu de ma routine, je ne risque pas de faire un arrêt cardiaque.

– Bon, qu'est-ce qu'il t'arrive, mon Hurl ? Tu n'as pas l'air surpris de te retrouver au sol.

Il ne répond pas.

OK, tu veux te la jouer perso, vieux grognon ? Je ne bougerai pas d'ici.

Je me mets à lancer la balle en direction du plafond. Je la rattrape et la renvoie plus haut à chaque fois.

– Oups ! dis-je à moitié gênée et espiègle.

Elle vient de tomber sur le ventre de Hurl qui continue de faire du boudin.

– Tu peux partir, Sam.

– Arf ! Je pourrais, en effet.

– Ils doivent attendre ton coup de fil en France.

– Parfait ! Tes phrases sont plus longues, mon Hurl, c'est bon signe. Et en France, ils ne sont pas à une heure près.

C'est vrai qu'elle détresse cette balle. Demain, je dois m'acheter de la cire. Pas de mec, mais ce n'est pas une raison pour ressembler au yéti. Hum, c'est gênant ce silence. Pas grave, je ne partirai pas ! Je dormirai là, s'il le faut.

Constatant que je m'occupe, Hurl se résigne :

– Pourquoi tu fais ça ?

– Quoi ? La balle ?

– Non, te soucier de moi.

– Parce que je ne veux pas me retrouver avec un procès pour non-assistance à vieux en danger. Et puis, en vrai, je t'aime bien, mon Hurl.

– Je ne mérite pas tant d'égards ! ronchonne-t-il.

Mon front se ride, ma bouche dessine une moue. J'ai de la peine tout à coup.

– Pourquoi tu es si dur envers toi-même ?

Le silence se réinstalle. Ma balle touche presque le plafond quand Hurl décide de reprendre nos maigres bavardages.

– J'ai un cancer, murmure-t-il.

Je retiens à présent mes larmes, l'exercice m'est difficile. Est-ce de le voir amoindri ou de noter qu'il s'ouvre enfin à moi qui me bouleverse ? Et que dit-on à une personne qui nous annonce qu'elle a un cancer à plus de 80 ans ? Ce grand gaillard n'aime pas être sentimental, alors que moi je suis une vraie *drama queen*. Afin d'être concise, je réfléchis et pose ma balle au sol.

– Un cancer de quoi ?

– Du foie.

Je déglutis péniblement et discrètement pour masquer ma nervosité. Ma balle est de nouveau entre mes mains, elle est écrabouillée. La grand-mère de Shannon est morte d'un cancer du foie, et ce que j'en ai retenu, c'est qu'il emporte vite ses victimes.

– Depuis combien de temps tu le sais ?

– Deux mois.

Je comprends son manque d'appétit et son amaigrissement.

– Tu ne devrais pas être à l'hôpital ?

– Il me reste au mieux quelques semaines, je préfère les passer à la maison...

Une larme glisse lentement du creux de son œil sur sa joue. Je prends sur moi ; or, mon visage ressemble au sien. Il n'a pas la force de lever les yeux et ne remarque pas mes pleurs.

– Sam, tu vois, lorsqu'on arrive si proche de la fin, on réfléchit beaucoup. J'ai toujours cru que la religion c'était un truc de bonnes femmes. Maintenant, j'en suis persuadé ! Le jugement dernier, c'est nous qui nous le faisons.

Il reprend son souffle.

– Tu vois, je ne pense pas avoir agi comme il le fallait. Ou en tout cas, comme je le voudrais aujourd'hui. Lizzie, ma femme, était du genre autoritaire. Tu m'images, moi, la sentinelle, le héros de guerre, sous les ordres d'un lieutenant domestique ?

– Non, je ne t'imagines pas, Hurl.

– Eh bien, pourtant, c'était le cas. J'ai eu deux filles, et Tracy, l'aînée, s'est brouillée avec sa mère. Elle a claqué la porte de la maison. Ce jour-là, elle m'a supplié : « Papa, dis quelque chose ! » Moi ? Je me suis contenté de prendre acte, et je n'ai rien fait pour arranger leur relation à toutes les deux... Ah ! Il est bon le Hurley pour surveiller, mais passer à l'action, c'est moins facile.

La scène qu'il me décrit est très nette et je ressens sa peine. J'ai cassé la balle d'Elna. La mousse commence à s'effriter. Je comprends mieux pourquoi Hurl a du mal avec mon célibat. Il est de la génération de ceux pour qui être en couple n'a pas été un choix, mais plutôt une obligation sociale. Bien que malheureux dans son ménage, il a honoré ses vœux de mariage : « Je te promets d'être fidèle dans le bonheur et dans les épreuves... »

– Et ta deuxième fille ?

– Elle s'est éloignée de sa sœur et a pris le parti de sa mère. Je peux la comprendre... Tracy s'est retrouvée seule et pas dans les meilleures conditions pour affronter la vie. Holly, la cadette, est restée proche de nous, sans toutefois avoir une relation chaleureuse. Il y a tant de choses que je voudrais faire différemment, soupire-t-il. Si tu savais, Sam.

– Il n'est pas trop tard.

– Tu rigoles, j’espère !

– Non, cette fois, promis, je ne me moque pas. Tu peux envoyer une lettre. Moi, c’est ce que j’ai fait avant de quitter la France. Enfin... Je l’ai écrite, puis je l’ai déchirée. Il a suffi que j’inscrive ce que j’avais sur le cœur pour que je me sente mieux.

– Elle était adressée à qui cette lettre ?

Mon torse se gonfle puis se dégonfle.

– Un homme qui m’a blessée.

– Tu sais, Samantha, il y a quatre milliards d’hommes sur terre, parmi eux beaucoup sont de bonnes personnes.

– Oui, je sais. Il y a Tom Hardy²..., déploré-je.

– Tom Hardy ? C’est le fils de Françoise ?

– Tu connais Françoise Hardy, toi, le vétéran américain ?

– La revoilà, mademoiselle je colle des étiquettes à tout le monde. Oui, je connais Françoise Hardy. En revanche, toi, à ton âge, c’est plus surprenant. Il ne faudrait pas te mémériser trop vite !

C’est de bonne guerre, il me renvoie l’ascenseur de mes taquineries. Il retrouve son sens de l’humour. Moi, je m’apaise.

– Pour revenir à la lettre, tu peux l’envoyer à ta fille. Tu n’imagines pas le bien que l’écriture procure.

Il semble convaincu.

– C’est une bonne idée. D’autant plus que j’ai déjà mis en place quelques mouvements.

– Des mouvements ?

2. Acteur britannique.

– Oui, comme aux échecs. Et j’espère me faire pardonner dans l’au-delà, ma gentille Samantha.

Il est bien mystérieux, soudain.

Petit à petit, Hurl se redresse. Quelques minutes passent et il s’assied sur le sol. Je lui amène une chaise pour qu’il s’y appuie. Mission accomplie ! Ce papi plus attendrissant qu’il n’y paraît retrouve de la force. Il attrape ma tête entre ses grandes mains ridées, encore robustes, et dépose un baiser sur mon front.

– Il n’y a qu’une Samantha Clear sur cette terre et il a fallu qu’elle emménage en face de chez moi. Merci, ma fille, me dit-il. J’aurais aimé que tu fasses partie de ma famille.

5.

Le Bon Samaritain

Joshua

Brooklyn ! Le centre du monde ! Le centre de mon monde ! C'est là que j'ai grandi avant que ma mère parte vivre en France où j'ai passé trois ans de ma vie. À l'âge de 16 ans, je suis retourné chez moi, aux États-Unis. Elle m'en veut un peu, ma mère, d'être si loin d'elle. « Pas du tout ! » clame-t-elle. Néanmoins, je ne saurais l'expliquer, mais depuis cet instant, il y a une distance entre nous. Elle me demande souvent de venir les voir, elle et mon beau-père; or, j'ai toujours une bonne excuse. En réalité, j'oscille entre la culpabilité et la bêtise, et j'ai du mal à renouer.

Pris dans mes pensées, je franchis le couloir qui mène à l'administration. Je frappe à la porte du bureau de

M^{me} Robinson, je la devine déjà souffler à travers les stores qui la dissimulent peu des regards extérieurs.

– Entrez, M. Harris, s’irrite-t-elle.

– M^{me} Robinson, je sais ce que vous allez dire.

Elle me coupe la parole.

– Pourquoi êtes-vous là, alors ?

– Parce que vous faites une grossière erreur.

– Ne croyez-vous pas, M. Harris, qu’il y a des enjeux plus importants dans le monde, aujourd’hui ? Le réchauffement climatique, les guerres, les épidémies, par exemple.

– J’entends votre point de vue. Laissez-moi vous raconter une histoire.

Elle s’apprête à m’en dispenser quand j’accélère le débit de ma voix afin d’avoir le dernier mot. Elle croise les bras et prend sur elle.

– Un soir, au moment de la marée basse, une vieille femme se promène sur la plage. Au loin, elle voit une jeune fille qui se baisse puis se relève.

– M. Harris, veuillez faire court, je vous en supplie.

– Oui, j’y viens ! La jeune fille se baisse puis se relève, se baisse puis se relève. Arrivée à son niveau, la vieille dame se renseigne : « Que faites-vous ? » La jeune fille lui répond qu’elle rejette à la mer les étoiles qui se sont échouées sur le sable. Ce comportement interroge la vieille femme qui lance : « Vous sauvez peut-être les étoiles sur cette plage, mais combien d’autres à travers le monde vont mourir sur le littoral ? » La jeune fille se baisse, ramasse une étoile de mer, la jette à l’eau et répond : « Vous avez raison, mais pour celle-là, ça compte. »

– M. Harris, où voulez-vous en venir ?
– Tamara Jackson.
– Ah, non, pas encore !
– Écoutez-moi ! Elle mérite sa place dans la classe bilingue français-anglais. Le pôle Excellence doit être ouvert à tous.

– Elle n’a pas le niveau !

– Il suffit de peu, elle y arrivera. Quelques heures de soutien scolaire. Je m’en porte garant. C’est une source de motivation pour elle. On peut la sortir de son marasme.

– M. Harris, vous ne pouvez pas tous les sauver. Vous êtes le Bon Samaritain de l’établissement, c’est louable de votre part, et je dois reconnaître que j’aimerais avoir plus de professeurs comme vous — excepté vos trop nombreuses visites dans mon bureau. Je n’ai plus de budget pour vous payer vos nombreuses heures supplémentaires. Ou alors, il faut arrêter l’encadrement du basket entre midi et deux. Je suis déjà contente que vous m’ayez demandé d’avoir votre mardi de libre depuis deux mois. Je commençais à m’inquiéter pour vous.

– Depuis quand être dévoué à son travail est un problème ?

– En effet, ça n’en est pas un. À l’avenir et pour la première fois, il va falloir que vous acceptiez que je vous dise non. M. Harris, ne me faites pas votre bouille de chien battu, je ne vous regarde plus, me dit-elle, les paupières fermées et la main qui balaie l’air pour m’exhorter à sortir de son bureau.

La sonnerie retentit. Je suis contraint d'aller récupérer ma classe. Je croise Matthew qui s'invite à prendre une bière chez moi ce soir. Pourquoi agrémenté-t-il la fin de ses phrases de gestes ? Là, il mime une sorte de pistolet qui s'agite. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Que c'est cool ?

Postés à l'entrée de ma salle, les élèves sont rangés et attendent que j'ouvre la porte. Je travaille dans un collège de Brooklyn représentatif de la ségrégation sociale qui persiste de nos jours à New York. Mon appartement se situe dans les rues privilégiées, pourtant, j'ai choisi de postuler dans un établissement défavorisé. Je m'y sens utile.

– Bonjour, M. Harris, chantonne les ados en défilant devant moi avant de prendre place à leur table.

La nouvelle collègue de physique-chimie passe et me salue :

– Bonjour, Josh.

– Bonjour, Cynthia.

Mes joues sont probablement rouges et ma gêne n'a pas échappé aux jeunes présents dans le couloir. Proche de mes élèves, je refuse toutefois de communiquer sur ma vie privée, ce qui alimente toute sorte de légendes. À cet instant, je sais exactement ce qu'ils me préparent : un feu d'artifice de sous-entendus peu subtils.

Les ados me fascinent. Ils ne s'embarrassent jamais de filtres. Leur analyse est simple et directe. En même temps... Je ne peux que les comprendre. Ils passent leurs journées assis sur une chaise face à des professeurs qu'ils ont tout le loisir de détailler — notre coupe de cheveux, nos vêtements, si l'on porte les mêmes tous les jeudis, s'ils sentent

bon, nos mimiques —, quand ils ne bidouillent pas avec des stylos, des élastiques, ou qu'ils cherchent à s'envoyer des messages sur des bouts de papier de la taille de mon pouce.

– Wesh, M. Harris, c'est votre meuf, la nouvelle prof ?

– Moi, ma *reum* veut bien un rencard avec vous, M. Harris.

– D'abord, on ne dit pas wesh et meuf, on dit : « Bonjour, M. Harris, la nouvelle enseignante est-elle votre bien-aimée ? » et « Ma mère ne refuserait pas une invitation de votre part. »

Leona et Will me scrutent, hagards. J'esquisse une risette.

– Ah, ouf, Monsieur, j'ai cru que vous vous mettiez à parler comme les mecs des textes que vous nous faites étudier.

– Ces « mecs » sont John Steinbeck, Jack London, Alice Brown, Toni Morrison et j'en passe.

– Ouais, promis, Monsieur, je les réviserai pour l'*éval*.

– Voilà, je préfère ça.

Avec les collégiens, lorsque l'on pense que le sujet est clos, on s'aperçoit que ce n'est que le début. J'entre en dernier. Ils se contiennent.

– Je vous écoute, qu'on en finisse une fois pour toutes.

– Will voulait savoir si c'était pour passer votre journée avec la nouvelle prof que vous êtes absent tous les mardis.

– La réponse est non. Ça y est ? Vous vous sentez mieux ? Ouvrez vos livres, maintenant on a du boulot.

Par le biais de la littérature, de l'orthographe, la grammaire et la conjugaison, je suis convaincu de pouvoir aider

ces gamins. C'est la raison pour laquelle j'ai monté le pôle Excellence : trois classes bilangues français-anglais. Mes années dans le sud de la France m'ont été utiles. Avec ces élèves, qui sont de plus en plus nombreux à postuler, je ne me contente pas d'étudier la langue. Je les traîne dans Manhattan où certains n'ont jamais mis les pieds, alors que nous sommes à moins de quarante minutes en métro. Entre autres, les boulangeries françaises sont un excellent lieu d'apprentissage. Les croissants, pains au chocolat, les baguettes et éclairs à la vanille n'ont plus de secrets pour eux. L'observation et l'expérience ! Rien de mieux pour éduquer. Ils rechignent souvent à se rendre à l'espace culturel pour découvrir les films français. Là, je fais l'hypocrite : « Le cinéma français est le meilleur au monde. » En tant que professeur, il faut parfois ruser pour les motiver. Si le programme ne tenait qu'à moi, je les conduirais dans un de nos multiplexes pour visionner le dernier Marvel, en me goinfrant de pop-corn.

Enfant, j'ai longtemps espéré devenir un super-héros. Sauver des gens ! Quoi de plus nourrissant ? Un jour, dans un vivarium, j'ai œuvré pour qu'une araignée me pique. Je suis sorti de la zone de contrôle des adultes et j'ai introduit ma main dans un bocal. Pas de jugement ! J'avais 8 ans ! Qui sait ? Spider-Man n'attendait peut-être que l'hôte idéal pour se révéler. Évidemment, ce fut un échec : trois doigts qui ont doublé de volume et des démangeaisons pendant deux jours.

Depuis Lana, j'ai compris que je ne pouvais pas secourir tout le monde. Parfois, les fantômes du passé sont tenaces,

et moi, je n'ai pas de superpouvoirs. Cependant, ne serait-ce qu'une étoile de mer rejetée à l'eau est une victoire.

*
**

Mon appartement donne sur un toit-terrasse et, au printemps, il est agréable de pouvoir en profiter. Voilà pourquoi Matt préfère venir chez moi. On sirote notre bière avec une vue imprenable sur Manhattan.

– Alors, bonhomme, quoi de neuf ? me questionne-t-il.

– Pff ! Robinson a refusé l'entrée de Tamara Jackson dans le pôle Excellence. Ça me rend dingue !

– Elle n'a pas le niveau !

– Qu'est-ce que tu y connais, toi, le prof de sport, en niveau d'anglais ou de français ?

– Rien, mais elle a déjà du mal à comprendre les règles du basket-ball, donc les langues, j'imagine que ce n'est pas son truc.

– Voilà, tout de suite, les étiquettes ! Rappelle-moi pourquoi tu es devenu enseignant ?

– Les vacances, quelle idée !

Il pouffe à sa propre blague et lève sa bière pour trinquer. Il m'étonnera toujours, Matt. J'ai l'impression que l'existence coule sur lui. Il est célibataire, les femmes le fuient comme la peste, ses élèves le bordélistent, mais il a un moral sans failles. La positive attitude dans toute sa splendeur.

– Parler d'autres choses que le taf, tu sais faire, sinon, Josh ?

– Je peux te parler de mes activités associatives du week-end, si tu préfères.

– Tu ne te fatigues pas, des fois ? Bon, et les amours ?

– Rien ! *Nada* ! Que dalle ! Aucune des nanas que je rencontre n'est prête pour une liaison à long terme.

Je veux des enfants et, malheureusement, avec Lana... Comment dire ? La relation s'est terminée contre mon gré, d'une façon que j'avais anticipée, mais que j'étais persuadé de pouvoir contourner, sans succès. Tous les deux, on avait des projets. Mariage. Bébés. Brooklyn. Je l'ai connue à 16 ans, et je crains d'être dans l'incapacité d'aimer à nouveau aussi fort. En attendant, je ressens le besoin de m'ouvrir à d'autres. Je me suis donc inscrit sur des sites de rencontres. En totale inadéquation avec ma vision de l'amour. Il fallait pourtant que j'essaie. Ce qui était prévisible arriva : devoir faire la causette et me vendre comme le meilleur produit sur le marché m'a vite lassé. Les femmes que j'y ai côtoyées se ressemblaient toutes. En tout cas, elles avaient la même attitude calculée. Rien de naturel ! Il y a celles qui, dès le début, te snobent. Pourquoi ? Je l'ignore. Peut-être une façon de se protéger ou parce qu'elles sont prétentieuses. Il y a celles qui sont prêtes à tout pour te rencontrer : « OK, ce soir, je suis dispo, tu peux venir chez moi sans problème. Pas ce soir ? OK. Demain, alors ? Non ? Pas demain ? OK, quand tu veux. » Je caricature à peine. Il y a celles qui t'envoient sans que tu le demandes des photos de leurs seins, quand ce ne sont pas des clichés de leur minou.

Une fois le tri effectué, je commençais à papoter, et là, c'était le drame. « Pourquoi tu ne me dis pas que je suis belle ? Tu ne me trouves pas belle, c'est ça ? » Et quand je les complimentais, j'avais le droit à : « Oh, les techniques de drague ringardes ! Tu n'as pas autre chose en magasin ? » Après une sélection plus poussée, j'en ai rencontré quelques-unes. L'alchimie n'était pas là. La discussion m'ennuyait. Le sexe était fade. J'ai estimé que mon âme sœur était ailleurs et je me suis désinscrit.

– De quelles femmes tu parles ? Ça fait quatre ans depuis Lana, et je ne t'ai jamais vu en couple. Passe à autre chose. Et la nouvelle ? La blonde ?

– Cynthia, la collègue de physique-chimie ? Ouais, pas mal.

– Pas mal ? Je veux bien qu'avec ton mètre quatre-vingt-onze, tes biscoteaux de playboy et ta gueule de mannequin, tu fasses le difficile, mais quand même.

– N'exagère pas ! Et le physique ne fait pas tout. J'ai besoin d'une étincelle. Un truc qui fait que c'est une évidence. Ce truc-là, tu vois ?

– Non, je ne vois pas, parce que je ne suis pas une gonzesse, moi ! Il y a des limites au discours : « Les hommes doivent cultiver leur part de féminité. » Mec, t'as des couilles, oui ou non ?

– Oui, j'ai des couilles.

– J'ai rien entendu ! s'écrie Matt.

– Oui, j'ai de bonnes grosses couilles !

On explose de rire avant de siffler notre bière.

– Samedi prochain, je vais à un *speed dating*, ça te dit ?
me demande-t-il.

– Les soirées où on passe de table en table toutes les deux minutes ?

– Dix, plus souvent que deux.

– OK, ce sera l'occasion d'essayer. Et puis, si une nana aussi motivée que moi s'y trouve, ça pourra le faire. C'est où ?

– Manhattan.

– C'est grand, Manhattan, mec.

– Lower East Side. C'est ton futur quartier, non ? Tu pourras faire du repérage. C'est pour quand, d'ailleurs, ton déménagement ?

– Le plus tard possible, j'espère.